



Hadda Ouakki, l'audace effrontée des femmes de l'Atlas

Le Festival d'Ile-de-France se déploie autour d'une thématique : « ElleS ». Ouverture en musique

Musique

À peine la rentrée des classes est-elle consommée que le Festival d'Ile-de-France ouvre les festivités en occupant vite, avant les vacances, des lieux de patrimoine de Paris et de sa périphérie pour y présenter de la musique, des opéras, des lectures

Multidirectionnel, le festival francilien se choisit pourtant une thématique. Pour 2009, ce sera ElleS, avec un pluriel en majuscule. « *Egeries, guerrières, icônes championnes des combats ordinaires* », avec au programme, Carmen, Marie-Madeleine, Myriam Makeba ou Sapho, et pour leur incarnation, Nina Hagen, Angélique Kidjo ou Farida Parveen

Ouverture en beauté donc, le 4 septembre, dans le mystérieux Trianon, à Pigalle, avec des femmes de temperament, cheikhates marocaines, Berberes de caractère

Hadda Ouakki est née en 1953 dans un village proche de Khenifra. Elle porte les cheveux longs déliés, tombants, succulent blasphème, la tête est surmontée d'un bandeau et ses bijoux. La fille de berger a la voix aigrette des chanteuses de blues profond. Mais aucune plainte ici de la danse, de l'affirmatif, de l'audace, de l'effronté. Les robes de voile sont transparentes, les formes rondes, il y a du monde au balcon, ça balance.

Et, au fond, quelle adéquation avec l'époque ! Car ce n'est pas parce que Michael Jackson a été enterré sous l'œil de Twitter et Facebook, que le Moyen-Atlas et la langue berbère ont été rayés de la carte. Ce qui éclate des lors, c'est l'énergie tremblante et tendue du chant, l'étrangeté des chœurs (masculins), du loutar – le luth berbère – et des tambours circulaires.

Precis, doté d'un sens aigu de la suspension du temps, et du sus-

pens, l'ensemble d'Hadda Ouakki rassemble les vecteurs des révolutions musicales contemporaines. Peu au rayon des antiquités orientales, mais beaucoup à celui des formes modernes imbriquées du blues, du rock, du jazz, de la house music. Le tissu est terné, le motif est satellitaire.

Divorcer, puis chanter

Tout est bizarre, étonnant, transport. Et l'on comprend alors pourquoi le guitariste Brian Jones avait essayé d'entraîner, dès 1967, ses camarades Rolling Stones sur les traces des musiciens Jajouka, natifs du Rif.

Les cheikhates, chanteuses des fêtes et des cabarets, n'ont pas très bonne réputation au pays, mais elles sont aimées. Rimitti, la doyenne du raï oranais, morte en 2006, a presque toute sa vie refusé qu'on la photographie afin de préserver sa famille. Hadda Ouakki a d'abord

divorcé, puis elle a chanté.

En seconde partie, Cherifa, qui fut quinze ans la choriste du chanteur du Moyen Atlas Mohamed Rouicha, avant de faire succès, impose la profondeur. L'auteur de l'excellent album *Berbère Blues* (Long Distance, 2000) laisse à trois danseuses le soin d'occuper le devant de la scène, de recevoir les billets de banque et d'onduler des hanches.

Des jeunes gens dans la salle, sportifs, carrés, tee-shirts américains, envoient des cris codes. Sur l'aile gauche, les filles répondent par des youyous. On ne s'ennuie pas. ■

Véronique Mortaigne

Festival d'Ile-de-France, jusqu'au 11 octobre. Les femmes de Taroudant (Roudaniates). Cheikha Hafida et l'enfant Ouled Ben Aguida. Le Trianon, 80 bd Rochechouart, Paris 18^e. Le 5 à 20h30. Tel : 01 58 71 01 10. De 6 à 25 €.